

63^e Festival de Cannes

Coups d'épée dans l'eau

A ceux que la mise en scène tout en longueur d'une messe ou la reconstitution de la dernière Cène au son du « Lac des cygnes » de Tchaïkovski (Des hommes et des dieux, Xavier Beauvois, Grand Prix du jury) laissent aussi froids que les esprits thaïlandais en forme de singes à yeux rouges ou un poisson-chat qui fait l'amour à une princesse (Oncle Boonmee qui se souvient de ses vies antérieures, Apichatpong Weerasethakul, Palme d'or), le 63^e Festival de Cannes a paru bien terne, d'autant que l'un des meilleurs films fut tout simplement oublié au Palmarès.

Salué par l'ensemble des festivaliers, mais au final absent du palmarès, *Another Year* de Mike Leigh suit un couple de bourgeois britanniques près de la retraite, appelés Tom et Gerry (!), qui cultivent leur jardin, reçoivent leurs amis, financent leur

filis et enterrent leur belle-sœur. Comme *Oncle Boonmee* et *Des hommes et des dieux*, ce film parle de l'approche de la mort, mais il le fait avec un humour très *british*, une poésie discrète et une immense tendresse pour ses personnages. Mike Leigh s'intéresse à la vie ici-bas et non à ce qui vient après ou aux dieux qui peuplent (peut-être) les cieux. Son film n'est pas « spirituel » (mot qui semblait cette année ouvrir toutes les portes du palmarès), il est juste humain.

Le personnage le plus poignant dans *Another Year* est une femme en profonde dépression, mais sans le moindre apitoiement sur son sort, qui n'apparaît qu'au début du récit, interprétée par Imelda Staunton. Quand on lui demande « sur une échelle de minimum 1 à maximum 10, indiquez votre degré de bonheur dans la vie », elle répond sèchement « 1 ». Gerry (Ruth Sheen, une habituée de Mike Leigh), la conseillère qui lui a posé la question, sait qu'elle aura du mal à l'aider, mais elle n'est pas du genre à ramener chez elle ses soucis professionnels, pas plus que son géologue de mari (Jim Broadbent). Leur bonheur conjugal tranquille réclame sa part d'égoïsme pour exister. C'est peut-être le message le plus cruel que Mike Leigh fait passer ici. De même, quand leur amie Mary, célibataire charmante et agaçante à la fois que joue Lesley Manville (à qui on aurait volontiers attribué le prix de la meilleure actrice !), s'incruste, qu'elle boit et parle trop, ils la supportent et la soutiennent, mais quand la gentille Gerry comprend un peu tard que Mary s'est amoura-

Viviane Thill



Le thème des relations entre générations a dominé le festival.

ché de son fils Joe, elle réagit de façon tranchante et sans appel. C'est dans ces petits changements de ton, une façon d'isoler ou non les personnages dans le cadre, un regard gêné ou fuyant, une hésitation entre deux mots, que passent les petits et les grands sentiments, les fausses joies et les soudaines déceptions des protagonistes que Leigh sait, l'air de rien, rendre bouleversants.

Dans le palmarès, et toujours sur le sujet de l'approche de la mort, on retiendra le film sud-coréen *Poetry* de Lee Chang-dung qui n'a reçu « que » le prix du scénario alors qu'il méritait tout autant celui de la mise en scène et son interprète celui de la meilleure actrice. Une vieille femme y apprend qu'elle a un début d'Alzheimer : les mots lui échappent. Est-ce pour cela qu'elle se met en tête d'écrire un poème : quelques mots pour résumer sa vie qu'elle va bientôt oublier ? Dans le même temps, on lui annonce que son petit-fils a été complice du viol répété et en groupe d'une écolière qui vient de se suicider. Ce jeune garçon, muré dans son silence et d'une apparente indifférence à tout ce qui l'entoure, lui échappe plus encore que les mots du quotidien. Aussi délicate et fine que son réalisateur, la comédienne Jun Yung-hee (une ancienne star dans son pays) donne vie et crédibilité à cette étrange vieille dame qui force le respect autant que la curiosité. Portant à la nature et aux infirmes détails qui l'entourent la même attention que sa protagoniste, Lee Chang-dung réussit le film le plus sensible, le plus beau aussi, et l'un des plus discrètement touchants de cette compétition.

Le thème des relations entre générations a dominé le festival. Outre *Poetry*, ce fut le cas dans le film chinois *Chongqing Blues* de Wang Xiaoshuai (compétition) dans lequel un père part sur les traces de son fils abattu dans un supermarché où

il avait pris en otage une femme et blessé un gardien. *Un homme qui crie* de Mahamat-Saleh Haroun, film tchadien sur un ancien champion de natation forcé de vendre son fils à l'armée, consacre beaucoup de temps aux relations père-fils qui dans ce film très proches. Le mélodrame *Beautiful* d'Alejandro Gonzales Innaritu et le film italien *La nostra vita* de Daniele Luchetti (tous deux en compétition) racontent des histoires de pères courage, s'occupant seuls et dans des conditions difficiles de leur progéniture. *Un garçon fragile – Le projet Frankenstein* du Hongrois Kornel Mundruczo évoque les retrouvailles très improbables entre un père et son fils dans une métaphore grandiloquente et inutilement solennelle du métier de cinéaste. Le film de clôture *The Tree* de Julie Bertucelli rend sensible le deuil d'une gamine qui croit retrouver l'âme de son père – mort d'une crise cardiaque – dans un figuier géant qui pousse devant sa maison. La variante la plus étrange, la plus cocasse et la plus inattendue se trouve toutefois dans le film péruvien *Octubre* de Daniel et Diego Vega (*Un Certain Regard*) dans lequel un prêtreur sur gages intransigeant et un brin sadique (ses clients sont obligés de s'asseoir sur une chaise beaucoup plus basse que la sienne, histoire de ressentir immédiatement leur infériorité !) découvre un jour un bébé dans son appartement, ce qui va l'amener dans des situations qui ne sont pas particulièrement comiques, mais qui rapprochent curieusement peu à peu, et sans le moindre sentimentalisme (on aperçoit à peine le bébé) le spectateur de ce personnage renfermé et très peu communicatif.

Le manque de communication est mis en scène encore plus radicalement dans *Ano bisiesto/Année bisextile* du réalisateur australien Michael Rowe (Quinzaine des réalisateurs). Rowe vit depuis longtemps au Mexique et y a tourné un film dérangeant qui lui a valu le prix de la prestigieuse Caméra d'or pour le meilleur premier long métrage. Laura (Monica del Carmen, ahurissante dans son abandon face à la caméra) vit seule dans un petit appartement à Mexico. A sa famille, elle fait croire qu'elle a de nombreux amis alors qu'elle ne sort de chez elle que le samedi soir pour ramener quelque amant de passage avec lequel elle n'échange jamais plus de trois mots. Jusqu'au jour où arrive Arturo (Gustavo Sánchez Parra) qui lui donne des claques sur les fesses mais qui revient. A la deuxième rencontre, il la fouette, à la troisième, il l'étrangle durant les relations sexuelles. Ce qui intéresse le réalisateur n'est pas le sexe, mais la terrible solitude de cette jeune femme. Chaque rencontre donne lieu à des ébats plus violents et on voit Laura s'adonner à ce plaisir inattendu, troublant, déchirant. On ne saurait dévoiler ici la fin de ce film réellement éprouvant, mais qui colle à la peau comme les brûlures de cigarettes qu'exhibe Laura après l'une de ses rencontres avec Arturo.

Another year



Films à scandale ?

Trois films au moins menaçaient de faire scandale avant même le début du festival et se sont finalement avérés des coups d'épée dans l'eau. Présenté en séance spéciale, *Draquila – L'Italia che trema* de l'Italienne Sabina Guzzanti (déjà auteur du pamphlet anti-Berlusconi *Viva Zapatero*) évoque la corruption évidente, l'abus de pouvoir éhonté et l'incroyable cynisme du système Berlusconi à l'exemple du tremblement de terre de L'Aquila. Après avoir assuré aux habitants qu'ils ne risquaient rien (bien que la terre ne cessât de trembler sous leurs pieds !), les autorités ont ensuite parqué les habitants dans de véritables camps surveillés (interdit d'y boire de l'alcool ou d'y recevoir des journalistes !) et permis à leurs complices de se remplir les poches en construisant de nouveaux bâtiments bon marché mis à disposition des habitants à des conditions insensées (interdit d'y planter un clou ou de réaménager quoi que ce soit à son propre goût !). Berlusconi lui-même a pu y redorer son blason, faisant plus de 20 apparitions à L'Aquila auxquelles nul opposant n'était admis et où la presse était systématiquement filtrée. Mais le documentaire de Guzzanti est trop brouillon, trop répétitif et pas toujours conséquent, bien moins efficace car moins rigoureusement construit que les pamphlets de Michael Moore aux Etats-Unis. S'il est facile de faire le spectateur s'étrangler face à l'arrogance, à la grossièreté et au sans-gêne exhibés avec une satisfaction répugnante par Berlusconi, la critique aurait été autrement plus forte si elle avait été portée par une argumentation moins tournée vers les effets faciles et plus concentrée sur les faits et les chiffres.

Le deuxième éclat de la sélection portait davantage sur la personnalité du cinéaste Nikita Mikhalkov que sur son film *Soleil trompeur 2*. Accusé par une centaine de professionnels russes de diriger « de façon totalitaire » l'Union russe des cinéastes et d'être trop proche de Poutine ce qui lui donnerait l'occasion de profiter de façon éhontée du système de subvention, Mikhalkov a minimisé la portée de ces reproches lors de son passage à Cannes et assuré que seuls 2 sur les 40 millions qu'a coûté cette superproduction (dont on n'a vu à Cannes que la première partie !) est d'origine publique. Suite de *Soleil trompeur* (1994) qui évoquait les purges stalinienne, ce film reprend durant la guerre et commence par ressusciter le général Kotov (Mikhalkov lui-même) qu'on croyait pourtant mort à la fin du premier opus. Si cette suite n'a rien de particulièrement stalinienne (bien au contraire), elle célèbre néanmoins la victoire soviétique sur l'Allemagne nazie – en prenant soin de ne pas rappeler le pacte germano-soviétique – en images assez convenues. Le film a été critiqué en Russie pour l'hyper-réalisme de ses scènes de guerre, mais si celles-ci ne sont pas toujours du meilleur goût, il n'y a pas de comparaison avec



Ano bisieto

Saving Private Ryan, et une bataille dans le brouillard épais ne manque esthétiquement pas d'intérêt. Mikhalkov amène de plus un certain humour qui faisait complètement défaut à Spielberg, mais *Soleil trompeur 2*, porté par l'action plus que par les personnages, n'est pas pour autant un film digne de Cannes : trop confus, n'évitant pas toujours le ridicule et coincé entre une première partie qui remonte à 16 ans et une troisième qu'on n'est pas sûr de voir un jour, car *Soleil trompeur 2* est un flop monumental en Russie.

Une autre guerre, celle d'Irak, s'est invitée par deux fois au festival. Dans *Fair Game*, l'Américain Doug Liman recrée l'histoire de Valerie Plame, l'espionne dont le nom fut divulgué dans la presse suite à des fuites émanant directement de la Maison Blanche dans le but de punir son mari Joe Wilson. Ancien ambassadeur, celui-ci avait publiquement déclaré que les « preuves » selon lesquelles l'Irak serait en train de se munir de l'arme nucléaire (et qui avaient servi à justifier la guerre contre ce pays), reposaient sur un mensonge. Naomi Watts est Valerie Plame et Sean Penn son mari, ce qui confère du glamour à ce thriller politique de facture extrêmement classique qui transforme la CIA en défenseur des valeurs démocratiques face à un gouvernement Bush menteur et manipulateur.

De façon plus inattendue, Ken Loach joue lui aussi la carte du thriller dans *Route Irish*. Il s'intéresse au sujet peu thématique de la privatisation de la guerre, quand des contractants travaillant pour des agences de sécurité remplacent les soldats des armées régulières. Fergus (Mark Womack) est un de ces mercenaires modernes et quand il apprend que son collègue Frankie est tombé dans un piège sur « Route Irish » (la route qui mène à l'aéroport de Bagdad, considérée comme l'une des plus dan-

**Trois films
au moins
menaçaient de
faire scandale
avant même
le début du
festival et se
sont finalement
avérés des
coups d'épée
dans l'eau.**



Illégal

gereuses du monde), il décide de le venger. Mais plus qu'à l'existence des sociétés de sécurité qui sont les réels profiteurs de la guerre, Loach s'intéresse finalement à la psychologie de son personnage. Trop intelligent pour se complaire dans une simple histoire de vengeance, le réalisateur soulève des questions complexes sur ce que la guerre fait aux hommes tout en livrant un thriller inhabituellement dur, caractérisé par une tension qui, comme son protagoniste, ne se relâche jamais.

A défaut de changer le monde, l'histoire du cinéma ou les relations franco-algériennes, *Hors la loi* de Rachid Bouchareb aura au moins modifié le train-train de la Croisette le jour de sa projection officielle. Dès le matin, la rapide fouille des sacs d'ordinaire pratiquée à l'entrée du Palais était remplacée par une fouille au corps et une double inspection poussée de ces mêmes sacs, avec interdiction de faire entrer boissons et nourriture. Des associations d'anciens combattants et de harkis, quelques militants UMP et des représentants du Front national avaient annoncé des « actions », mais se sont au final contentés de manifester un peu bruyamment (le matin) puis fort discrètement (l'après-midi) leur opposition au film (qu'ils n'avaient pas vu) alors que les responsables de la sécurité semblaient avoir attendu une attaque d'Al Queida et leur opposaient des hommes armés en grande uniforme de combat qui faisaient par endroits ressembler Cannes à Bagdad ! Contrairement à ce que continue de déclarer le député UMP Lionel Luca, initiateur des protestations autour du film et de ce fait sans doute son meilleur agent de marketing, *Hors la loi* n'est nullement un manifeste pro-FLN. A l'exception de la séquence du massacre de Sétif en 1945, le film est situé en France où Abdelkader (Sami Bouajila qui n'a pas une once du charisme nécessaire pour ce rôle) devient l'un des leaders du FLN, soutenu par son

frère aîné Messaoud (Roschdy Zem), et financé par son cadet, patron de cabaret à Pigalle (Jamel Debbouze). Le film ne cache ni les tortures et assassinats de la police française ni les exactions du FLN, la terreur qu'il faisait régner parmi les ouvriers algériens ou sa collaboration avec le milieu criminel de Pigalle. Mais Bouchareb a beau s'inspirer des grands films de gangsters, il n'a pas l'envergure d'un Coppola ou d'un Scorsese. Handicapé par des dialogues grossièrement explicatifs et un scénario bancal, trop schématique, platelement mis en scène, manquant de rythme aussi bien que de souffle, *Hors la loi*, malgré toute sa bonne volonté, ne saurait inciter à la controverse ou provoquer la réflexion.

La coproduction belgo-luxembourgeoise *Illégal* (présentée à la Quinzaine des réalisateurs où elle a remporté le prix SACD) est en comparaison d'un tout autre gabarit. Réalisé par le Belge Olivier Masset-Deplassé, le film suit Tania (Anne Coesens, formidable), immigrée russe vivant sans papiers en Belgique avec son jeune fils. Elle se fait arrêter sans ce dernier (qui se réfugie chez une amie) et interner dans un centre de rétention en Belgique. Tourné caméra à la main, *Illégal* peut irriter au début, mais très vite le spectateur est pris par le sort de Tania et en oublie le reste. Pourtant, Tania est une femme dure qui, pour survivre, doit renoncer à son identité (les autorités belges seront obligées de la relâcher après cinq mois de détention si elles n'arrivent pas à déterminer son origine), renier sa langue et même son fils. Jamais le film ne tombe dans le pathos. En choisissant comme protagoniste une Russe, venue en Belgique non pour sauver sa vie, mais pour offrir une vie qu'elle estime digne de ce nom à son fils, le réalisateur déplace le débat des réfugiés politiques vers l'immigration économique et complique la relation que le spectateur entretient avec la protagoniste. Mais le film est surtout et avant tout une mise en accusation de la façon dont les autorités (belges et autres) traitent des êtres humains, en leur infligeant des tortures morales qui ne disent pas leur nom, et parfois des passages à tabac. C'est peut-être le seul bémol au film : les moyens « légaux » utilisés pour faire repartir, de gré ou de force, ces immigrés, paraissent déjà assez intolérables sans qu'il n'ait été nécessaire de choquer le spectateur en mettant en scène des pratiques certes parfois utilisées par les forces dites de l'ordre, mais de toute façon condamnées par la loi. A en croire le producteur luxembourgeois du film Nicolas Steil, le ministre des Communications François Biltgen, qui a vu le film à Cannes, en aurait été très ému et aurait promis d'organiser un débat sur le film lors de la sortie d'*Illégal* au Luxembourg en octobre prochain. ♦

A défaut de changer le monde, l'histoire du cinéma ou les relations franco-algériennes, *Hors la loi* de Rachid Bouchareb aura au moins modifié le train-train de la Croisette le jour de sa projection officielle.
